

En famille : une libération de la parole sur le corps sexuel ?

Virginie Vinel

Version auteur. In Diasio N., Vinel V., Corps et préadolescence. Intime, Privé, Public, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2017, pp. 61-78

<http://pur-editions.fr/detail.php?idOuv=4405>

Les discours sur le corps sexuel et la sexualité se sont libérés à partir des années 60 et 70 tant par l'influence du féminisme et de la psychanalyse que par la promotion de « nouvelles » éducations¹. Sociologues et historiens observent plusieurs mouvements autour de l'intime et du corps : un processus ancien d'individualisation et d'intensification de la conscience de soi et de l'intimité² se solde par la construction d'un corps à soi et pour soi, y compris pour les enfants³. Se superposent à cette intensification de l'intimité, des incitations à la transparence et à la parole sur soi, particulièrement au sein du groupe domestique⁴. La parole dans la famille est donc valorisée et une norme de prévention et de discussions autour du corps sexuel et de la sexualité est diffuse aujourd'hui⁵. Mais cette liberté de parole n'est pas aisée à mettre en action, comme l'observation de séances d'initiation à la sexualité à l'école⁶ ou nos expériences dans l'étude avec les enfants de 9 à 13 ans en attestent.

La famille est aussi le lieu nodal de tensions entre, d'une part, un processus de démocratisation qui permet la rencontre de normes hétérogènes⁷, d'autre part, un espace de relai des politiques publiques et de normalisation du corps enfantin⁸. Elle hérite enfin d'un passé où la distance entre les générations de parents et d'enfants était strictement maintenue par le silence⁹. Les parents de l'étude font partie de la génération d'après 68 qui a prôné la libération de la parole et du corps, mais la question de la communication dans les liens de descendance n'en reste pas moins posée.

Dans ce contexte complexe, le chapitre interroge les formes que prend la socialisation au corps sexuel dans des groupes domestiques contemporains, dans leurs dimensions hétérogènes, et dans ce double mouvement - qui nous apparaît contradictoire - où parents et

¹ KNIBIEHLER Y., « L'éducation sexuelle des filles au XXe siècle », *Clio. Histoire, femmes et sociétés* [En ligne], 4 | 1996, mis en ligne le 01 janvier 2005.

² ELIAS N., *La civilisation des mœurs*, Paris, Calmann-Lévy, 1973 [1939]. GIDDENS A., *La transformation de l'intimité. Sexualité, amour et érotisme dans les sociétés modernes*, Rodez, Le Rouergue/Chambon, 2004 [1992]

³ DOLTO F., *La cause des enfants*, Paris, Robert Laffont, 1985.

⁴ DE SINGLY F., *Le soi, le couple et la famille*, Paris, Nathan, 1996.

⁵ BOZON M., « Autonomie sexuelle des jeunes et panique morale des adultes. Le garçon sans frein et la fille responsable », *Agora débats/jeunesses*, 2012, vol.1, n° 60, p. 121-134. MARDON A., « Les premières règles des jeunes filles : puberté et entrée dans l'adolescence », *Sociétés contemporaines*, 2009, vol.3, n°75, p. 109-129.

⁶ GAVARINI L., « Subjectivations adolescentes. Comment se négocient l'éducation et les savoirs sexuels à l'école » in HAMELIN-BRABANT L., BUJOLD L., VONARX N., *Des sciences sociales dans le champ de la santé et des soins infirmiers. Rencontre à propos des âges de la vie, des vulnérabilités et des environnements*, Québec, Presses Universitaires de Laval, 2010, p. 159-180.

⁷ FIZE M., *La démocratie familiale. Évolution des relations parents-adolescents*, Paris, Les presses de la Renaissance, 1990. LAHIRE B., *L'homme pluriel. Les ressorts de l'action*, Paris, Nathan, 1998.

⁸ DOZON J., *La police des familles*, Paris, Les éditions de minuit, 1977. FOUCAULT M., *Histoire de la sexualité*, Tome 1, *La volonté de savoir*, Paris, Gallimard, 1976.

⁹ ZONABEND F., « L'enfance dans un village français », *Revue internationale des Sciences sociales*, vol. XXXI, n°3, 1979, p. 534-549.

enfants sont incités à entretenir une relation transparente, tout en co-construisant un corps personnel de l'enfant et en protégeant l'intimité. Se pose ici la question de ce qu'est le corps intime et sexuel de l'enfant. Le corps est le lieu de représentations et de pratiques traversées par l'histoire sociale, culturelle, familiale et individuelle¹⁰. Le sexuel possède donc des frontières à la fois normées et labiles, tout le corps pouvant s'avérer le lieu de l'érotisme et de la sexualité. Nous explorerons ici les discours, les silences et les regards d'abord autour des organes qui sont reliés symboliquement et physiquement à la sexualité et l'érotisation dans notre société : les organes génitaux et la poitrine, des organes qui donnent lieu à des pratiques de pudeur situées historiquement conduisant à les voiler au regard d'autrui avec l'avancée en âge. Mais les discours s'étendent à d'autres éléments que les interlocuteurs rapportent aussi à la sexualité : des fluides tels que les règles, le sperme, des parties du corps (les cheveux, le ventre, les fesses, les poils pubiens...), des objets (préservatifs, sous-vêtements), des gestes (baisers, caresses) suivant ainsi les contours définis à la fois par des représentations sociales partagées et par les sujets enquêtés.

La socialisation est également abordée au pluriel par le biais de configurations familiales de socialisation au sens de figures d'interdépendances en tension et en mouvement, qui incluent autant les individus que les actions et les relations entre eux¹¹. Chaque membre de la famille, adulte et enfant, est appréhendé comme un sujet, c'est-à-dire à la fois agi, construit par les structures sociales, et acteur de ses paroles, regards et silences¹². Les rapports de genre autant que les relations de parenté dans le groupe domestique et hors de lui sont observés dans des configurations familiales où la négociation et la capacité d'agir des enfants et des adolescents ont pris de l'ampleur quelles que soient les catégories sociales¹³. L'analyse que nous proposons intègre, ainsi, les relations entre mère, père et leurs enfants, et les relations avec les collatéraux dans leurs dimensions genrées et âgées. Elle met également en jeu les générations, à la fois en tant qu'institution de la parenté par la relation de descendance, et en tant que porteuses d'une expérience historique et culturelle située.

Le matériau analysé est composé d'entretiens et d'observations auprès d'enfants et d'adultes en Alsace et en Lorraine pour lesquels un discours sur les changements pubertaires a émergé. Or, avant 10 ans, des signes pubertaires sont peu décrits, aucune des filles rencontrées de moins de 10 ans n'a ses règles¹⁴ dans notre corpus français, et seul un garçon de 9 ans et demi évoque des changements de pilosité. Les enfants de moins de 11 ans se considèrent comme des enfants, tout comme leurs parents, et sont laconiques face aux questions sur la puberté, voire dégoûtés ou effrayés. Le chapitre est donc basé sur des configurations familiales autour d'enfants de 11 ans et plus, soit 25 enfants et leur famille (12

¹⁰ MAUSS M., « Les techniques du corps », in MAUSS M., *Sociologie et Anthropologie*, Paris, PUF., 1989 (1936), p. 363-386. LE BRETON D., *Anthropologie du corps et modernité*, Paris, PUF, 2013 (1990).

¹¹ En référence à la notion de configuration de NORBERT E. : *Qu'est que la sociologie ?* La Tour d'Aigues, Éditions de l'Aube, 1991 [1970].

¹² En s'inspirant de la définition du sujet proposée par Michel Foucault (« Le sujet et le pouvoir », *Dits et écrits*, tome II, Paris, Gallimard, 2001 [1981], p. 1041-1062) et de l'approche de la structuration sociale et de la capacité d'agir (*agency*) d'Anthony GIDDENS (*La constitution de la société. Éléments de la théorie de la structuration*, Paris, Presses Universitaires de France, 2012 [1984]).

¹³ NEYRAND G., « La démocratisation des relations familiales, un processus pluriel difficile à réguler », *Le Télémaque*, 2/2014, n° 46, p. 59-71. La typologie des trois « styles éducatifs » proposée dans les années 90 par Kellerhals et Montandon, construite à partir d'enquêtes auprès des familles suisses aux couples mariés des années 80, est à mettre à jour au regard de la diffusion des modèles de négociation, de discussions dans la société française actuelle. KELLERHALS J., MONTANDON C., « Les styles éducatifs » in DE SINGLY F. de (dir.), *La famille. L'état des savoirs*, Paris, La Découverte, 1991, p. 194-200.

¹⁴ Ce qui est conforme à la moyenne nationale en France qui est aujourd'hui de 12,8 ans selon les résultats de : GAUDINEAU A., EHLINGER V., VAYSSIERE C., JOURET B., ARNAUD C., GODEAU E., « Age à la ménarche : résultats français de l'étude *Health Behaviour in School-aged Children* », *Gynécologie Obstétrique & Fertilité*, n°38, 2010, p. 385-387. Plus loin dans cet ouvrage, nous abordons le cas des jeunes filles italiennes.

filles et 13 garçons). Des entretiens avec les enfants, les parents (mère et père), parfois une sœur aînée ou une cousine, un ami proche sont l'objet d'une analyse croisée. Plusieurs enfants ont été suivis pendant 2 ou 3 ans, ce qui apporte des éléments sur les transformations et les actions dans la moyenne durée autour de ces phénomènes corporels qui sont aussi temporels. Cette approche permet d'une part de croiser les regards portés les uns sur les autres, de mieux comprendre la circulation de la parole et des regards, les silences au sein de la famille, d'autre part, de tenter de qualifier les configurations familiales. Mais un tel objectif dans un travail qualitatif s'avère délicat tant les variations des configurations selon les âges des parents, les âges et le genre des enfants, leur position dans la fratrie, les zones d'habitat (rural, périurbain, petites villes, grandes villes), les emplois exercés par la mère et par le père, les origines sociales et nationales, la présence ou non d'une parenté significative à proximité, et l'hétérogénéité des paroles exprimées pendant l'entretien par rapport au corps rendent chaque cas presque singulier. Comme le médecin ou le chasseur, le sociologue saisit, ici, à partir d'indices et de détails¹⁵, des configurations de relations complexes et dynamiques autour du corps sexuel dans les familles contemporaines.

Parler, être réservé en famille

Le corps sexuel (organes génitaux, poils pubiens, humeurs) apparaît par petites touches, voire n'apparaît pas du tout, dans les entretiens des parents et des enfants. La taille, le poids, les inconvénients de la puberté (acné par exemple) ainsi que le « corps public » qui est contrôlé dans son apparence (maquillage, vêtements, coiffure) et dans ses émanations (propreté et bonne odeur)¹⁶ sont davantage discutés par les parents et les enfants en entretien mais aussi, selon eux, dans le groupe domestique. Pour autant, dès que les enquêteurs évoquent le dialogue avec leurs enfants autour du corps en changement pubertaire, les mères, tout particulièrement, et certains pères, affirment que le corps et la sexualité ne sont pas des sujets tabous. Ainsi, toutes les mères ont déjà évoqué la question des règles avec leurs filles de 11 ou 12 ans. Mais, au-delà de cette prévention de la survenue du sang menstruel, quatre configurations ont pu être dégagées dans les interactions entre mère et filles, plus rarement mère et fils, et pères et enfants, autour du corps pubertaire. Ces configurations reflètent comment les familles et, individuellement, les hommes, les femmes et les enfants construisent un positionnement qu'ils et elles fabriquent avec l'avancée en âge de l'enfant au sein de normes en tensions.

« Parler de tout » : transparence et discrétion

La première configuration concerne des mères qui souhaitent parler « de tout » et aborder le corps sexuel (poitrines, règles, sexualité, formes du corps) frontalement. Elles se trouvent, toutefois, face à des filles, ou des fils, qui restent sur la réserve, discrets, au sujet de leurs transformations corporelles personnelles et plus largement de leur vie personnelle.

Ainsi, Séverine, infirmière, mère de Chloé et Mathieu, 12 et 9 ans au début de l'enquête, affirme que peu de tabous sont présents dans la famille. En accord avec son conjoint, elle a très tôt abordé la question de la sexualité et des parties sexuelles dans le cadre d'une prévention de la pédophilie : « Elle sait tout. On a très peu de tabou. Enfin entre guillemets. C'est venu très jeune parce que déjà très jeune on a abordé le terme de la pédophilie. Donc, heu, sous la douche en leur disant : "y a que vous qui pouvez et devez vous occuper de votre corps. Y a que vous qui avez le droit d'aller dans ces parties-là" (les parties génitales) ». À 12 ans, la jeune fille a reçu un discours préventif de sa mère sur le premier

¹⁵ GINZBURG C., *Mythes, emblèmes, traces : morphologie et histoire*, Flammarion, 1989.

¹⁶ DIASIO N., « Des odeurs et des âges », *Ethnologie française*, vol. 45, n°4, 2015, p. 665-676.

rapport sexuel, et les enfants ont demandé ce que signifie « une érection » : « Chloé c'est vrai que j'anticipe beaucoup. Donc je lui ai déjà expliqué qu'il faut que ça soit fait [les rapports sexuels] avec sa volonté, pas forcé, pas parce que les copines font, parce que ci, parce que, enfin voilà, parce qu'après y a tout le système de protection derrière, pour les maladies et pour les enfants. Il faut demander la pilule avant (rires). »

Mais lorsque l'enquêtrice demande à Chloé (12 ans) si elle parle de ses changements pubertaires à quelqu'un, la jeune fille dénie tout dialogue sur ces questions. Par ailleurs, Séverine relève que sa fille se confie peu et que « cela la perturbe ». Il en est de même pour Lianna, éducatrice spécialisée, et mère de deux filles de 11 et 9 ans. Elle pense que son rôle de mère est de parler des changements pubertaires, mais Rachel (11 ans) est mal à l'aise et se dérobe à cette demande de dialogue : « Quand elle est sous la douche [je lui dis] : “Ça a poussé ! Je pense que tu vas bientôt avoir tes règles”, et même au niveau des hanches je lui dis : “C'est vrai que tu commences à avoir un petit corps de femme”. Elle ne supporte pas ça : elle se met à pleurer. » Lianna est alors partagée entre son engagement à prévenir sa fille pour maîtriser son corps (elle l'enjoint de mettre une brassière, de bien se laver, de ne pas trop manger par exemple) et la réaction réservée, voire effrayée, de sa fille qui exprime de la souffrance ou de la gêne par ses pleurs à l'évocation de ces paroles ouvertes sur son corps. Dans l'entretien avec la chercheuse, la fille restera également en retrait sur ces questions. Ces deux mères sont étonnées de la résistance de leur fille à cette transparence sur leur corps et leurs sentiments : « Je pense que c'est mon rôle du coup d'en parler et là, c'est compliqué », et se sentent plus à l'aise avec leurs cadets de 9 ans (un garçon, et une fille) qui eux « disent tout. »

Même lorsque les relations entre parents et filles sont très ouvertes, l'interaction autour de la matérialité de gouvernement du corps pubère fait émerger la réserve des enfants. Ainsi, Céline, 35 ans, et son époux, un couple aisé du sud de l'Alsace, décrivent leur espace familial comme « à portes ouvertes ». Dans un premier entretien, Céline insiste sur le fait qu'elle a bien préparé sa fille à l'arrivée des règles, et qu'elle lui demande souvent si elle n'a pas mal au ventre : « Tu m'appelles ; et si tu as mal tu me le dis. » Or, le jour de ses premières menstrues, la jeune fille est chez ses grands-parents. Elle raconte à l'enquêtrice comment elle a cherché des protections hygiéniques, mais n'en trouvant pas, elle a utilisé un peu de papier, puis rentrée chez elle, a emprunté une protection hygiénique de sa mère. Après le repas, la jeune fille est allée l'annoncer à sa mère, dans son bureau. Celle-ci est surprise que sa fille ait géré cet événement seule : « J'ai été surprise de la façon dont elle a géré ça quoi ! Le pire c'est que le soir on était là depuis un moment à la maison. Elle a fait plein de trucs et c'est seulement une fois qu'on avait tout fini qu'elle est venue me le dire ! Je m'attendais à plein de questions. » La jeune fille demandera quelque temps plus tard des conseils à la jeune enquêtrice sur les tampons et la façon de les insérer, en expliquant : « J'ai pas trop osé à demander à maman. »

À la parole « libre » des mères, s'oppose ainsi la réserve que des filles imposent par leur silence et par leur discrétion sur les manifestations matérielles de leur corps. Alors que ces mères se font le relais des discours de prévention et des incitations à la transparence par la parole, les enfants rappellent la norme de pudeur et de la construction de leur corps à soi. Elles mettent également en acte une distance entre les générations. Est à l'œuvre ici, la confrontation de normes qui mettent en jeu les générations : d'un côté des mères, ayant sans doute intégré une norme féministe et psychologique de libération de la parole sur le corps et sur le sexe et des filles qui maintiennent la distance des liens de descendance.

Des parents en attente de questions

Une deuxième configuration réunit des mères et des pères se situant dans le même registre d'ouverture au dialogue, « prêts à parler de tout », mais qui n'ont pas construit un discours autour du corps auprès de leur fille ou fils ; ils attendent alors leurs questions : « Je parle très ouvertement avec mes enfants de tout, des problèmes qu'il peut y avoir. On parle énormément. Déjà, il n'y a pas de tabous, s'ils ont des choses à me demander, on parle, ça ricane, ça fait rire... s'ils ne veulent pas parler de quelque chose, moi je ne vais pas insister. Mais ils savent que... qu'ils peuvent me parler de tout et voilà quoi » (mère d'Erwan 12 ans).

Ces parents s'opposent à leurs propres parents avec qui « Le dialogue n'existait pas » : « C'est pas comme nous, à notre époque où c'était tabou, quoi. Oh là ! Fallait jamais parler de ça et nous, on n'a jamais abordé le sujet parce que bon, c'était comme ça hein » (père de Marie). Ils s'insèrent dans la norme de leur génération pour laquelle : « C'est des sujets tout à fait normaux ». Mais, comme ce père l'explique plus loin dans l'entretien, ainsi que d'autres parents, aborder ces questions n'est pas simple car ils ne situent pas les demandes et le niveau de savoir de leurs enfants. « Je ne sais même pas s'ils savent comment on fait les bébés » affirme la mère de Tom (13 ans), Ibanez (11 ans) et Maxence (8 ans).

Dans cette configuration, les parents de dix enfants sur les dix-neuf de notre corpus, garçons et filles, attendent que les questions viennent à eux, mais celles-ci n'émergent pas. Pour certains alors, un discours sur le corps ne s'amorce pas du tout. Ainsi, la mère de Sarah (11 ans) répond laconiquement à l'enquêtrice que sa fille a eu ses règles à 10 ans : « Ca va [...] Elle ne pose pas de questions », ce que confirme Sarah qui, très gênée par les questions sur le corps avec l'enquêtrice, répond qu'elle préfère « ne rien savoir ». Maxime (13 ans) ne pense « rien de spécial, je prends comme ça vient ! » Il affirme ne parler ni à ses copains, ni à sa mère, ni à sa sœur de ces changements. Béatrice, sa mère, confirme « Non. Il a jamais posé de questions » et comme la mère de Lisa, elle souhaite ne pas l'envahir avec ces questions et « ne pas être sur son dos » (mère de Lisa). Certains éléments du corps sont toutefois prévenus, voire surveillés : les règles pour toutes les filles, comme nous l'avons noté plus haut, la poitrine dont certaines mères enjoignent leur fille à la maintenir (Lisa, Rachel), la propreté, les odeurs, le poids par le biais de la nourriture. Ces trois derniers points touchent garçons et filles, mais le corps sexuel des garçons est entouré de silence, comme nous le développons plus loin.

L'attitude de ces parents actualise la tension entre la norme de paroles entre parents et enfants sur le corps et la sexualité, et le respect de l'individualité et de la pudeur autour du corps de chacun. Les parents hésitent, tâtonnent, et ne savent comment mettre en action cette liberté dont ils se sentent pourtant porteurs.

Lignée de même sexe et de sexe opposé

Une troisième configuration met en jeu les rapports de même genre entre les générations. Ainsi, dans plusieurs familles, la parole circule sur le corps féminin entre femmes des deux générations mère-fille. Tel est le cas de Nina et de sa mère (parents médecins, petite ville) qui affirme que Nina (12 ans) l'interroge sans cesse sur son corps en changement en souhaitant connaître son devenir, la taille de sa poitrine notamment. Louison, 12 ans, dans une configuration sociale et économique totalement différente (mère ATSEM et père plombier, petite ville) montre aussi une forte interaction avec sa mère autour du corps. La mère confirme qu'elle lui parle ouvertement du corps sexuel et de sexualité, mais aussi des baisers profonds. L'enfant sollicite aussi sa tante maternelle qui réside en face de chez elle. Dans un seul cas, un fils (11 ans) aborde ouvertement avec son père (gendarme, petite ville, mère employée d'une collectivité territoriale) la matérialité de son corps sexuel : érection, poils sur le pubis. Le père rapporte : « Transformations corporelles : oui ! Parce que c'est lui-même qui

me disait : "J'ai des poils qui me poussent sous les bras en premier et autour de la bistouquette en deux" quoi !»

Ces paroles sur le corps sexuel suivent donc une relation entre parents et enfants de même sexe, les relations de sexe opposé, particulièrement, père-fille, étant absentes : Louison, par exemple, très libre avec sa mère, ne parle à son père ni de son corps, ni de ses affaires de cœur. Plusieurs pères renvoient à la mère le soin de discuter avec leur fille, voire leur fils. Ainsi le père de Marie (11 ans) et Jean (9 ans) laisse sa femme « s'amuser avec ces questions » de puberté qui lui semblent « loin » car il ne distingue pas de signes du côté du garçon et la gestion de la fille revient au côté maternel. Le père de Nina rapporte à la proximité affective une plus grande facilité de dialogue avec la mère : « Nina est plus proche de sa maman ; ça discute plus ». Cette division sexuée des paroles sur le corps des filles et parfois des fils apparaît comme une évidence pour la plupart des enquêtés : « Je peux comprendre que pour le papa ce soit compliqué d'en parler ; je pense que c'est mon rôle du coup » affirme Lianna.

Certaines mères, quant à elles, se tournent vers le père pour aborder le sujet avec leur fils, mais plusieurs notent qu'il se dérobe. Séverine interpelle son compagnon lorsque son fils lui annonce un jour : « J'ai le zizi tout dur. » La mère d'Erwan (12 ans) sollicite son époux : « Essaie, toi de lui parler, de voir », alors il me dit « Mais tu sais, entre garçons, on ne parle pas beaucoup, on est plus pudique ». Les parents d'Ewen (10 ans) lui ont expliqué ensemble, suite à son questionnement, que « le zizi va grandir avec toi ». Malgré une identification récurrente exprimée par les pères interrogés sur l'unité de genre qu'ils forment avec leurs garçons, la parole n'est pas mobilisée autant qu'entre mère et fille, même si celle-ci n'est pas systématique. Ainsi, dans la majorité des cas, le corps en transformation des garçons n'est pas explicité dans le groupe domestique. Les premières érections ne sont évoquées que par deux garçons à leur père et mère, et les premières éjaculations n'affleurent dans le discours ni des parents, ni des enfants. Seuls les poils peuvent être l'objet de remarques, notamment de plaisanteries. Ce silence sur le sexe masculin est observé à d'autres âges de la vie en France, alors qu'il est moins oblitéré dans d'autres pays tels l'Italie, la Belgique ou le Québec¹⁷. Cette omerta sur les fonctions sexuelles masculines reflète les imaginaires d'un corps sexuel pensé comme non problématique, naturellement « sexuel », comme en atteste sa place centrale dans les études sur la sexualité¹⁸. Concomitamment, le sexe génital masculin est impossible à raconter ou à questionner. Ce silence se rapporte aussi à une certaine invisibilité des métamorphoses du sexe masculin, caché par un ensemble de sous-vêtements et d'évitements. Nous y reviendrons. Pourtant, les garçons ont comme les filles de multiples questions sur leur sexe et leurs premières manifestations de sexualité, comme le relèvent les sites de discussions sur le net¹⁹.

Cette configuration dans laquelle la lignée de même sexe partage des complicités mobilise la norme culturelle d'un corps genré considéré comme identique, en continuité entre les générations²⁰. Dans le cas de Joe et son père, l'appartenance du père au corps militaire peut sans doute expliquer cette facilité à aborder le corps de son garçon dans un esprit de corps partagé. La norme de distanciation intergénérationnelle laisse la place à une

¹⁷ VINEL V., « Andropause et ménopause : une comparaison des images de la vulgarisation médicale francophone », in *Féminin, masculin. Anthropologie des catégories et des pratiques médicales*, 2007, p. 122-137. DIASIO N., « Figures du dédoublement et sexualité de l'homme en Italie », in MECHIN C., BIANQUIS-GASSER I., LE BRETON D., *Le corps, son ombre, son double*, Paris, L'Harmattan, 2000, p. 87-104.

¹⁸ ANDRO A., DESGREES DU LOU A., « La place des hommes dans la santé sexuelle et reproductive : enjeux et difficultés », *Autrepart*, vol. 4, n°52, 2009, p. 3-12.

¹⁹ COZZI D., « Corps en réseau. Jeunes et sexualité dans deux sites internet à Strasbourg et Feltre », *Revue des Sciences sociales*, n°51, 2014, p. 34-43.

²⁰ HERITIER F., *Masculin, féminin. La pensée de la différence*, Paris, Odile Jacob, 1996.

communauté de genre qui aplanit la hiérarchie générationnelle comme l'indique l'affirmation de Louison : « Ma mère je la considère un peu comme ma meilleure amie. » Cette norme de l'unité de genre est relayée par tous, mais elle ne permet que dans ces quelques cas de libérer la parole entre parents et enfants, dont la distance est maintenue par la pudeur entre les générations.

Plaisanteries en famille

Une dernière configuration mobilise l'humour et la plaisanterie pour dépasser la gêne de la parole directe sur le corps sexuel. La plaisanterie est transversale aux autres configurations, mais ne se rencontre pas dans toutes les familles.

Des plaisanteries impliquent aussi bien des garçons que des filles, des mères que des pères :

Mère de Marie: « On a fait enrager l'autre jour la Marie quoi c'est tout (rires). La titiller un petit peu. Comme elle râlait que ça ne venait pas [la poitrine], j'ai dit : 'Tu vois ça commence à venir !' (rires). »

Le père renchérit : « Non il n'y a pas longtemps Marie a levé les bras et j'ai dit : 'Oh tu as un poil qui pousse!' (rires). »

Des plaisanteries similaires reviennent dans les interactions entre ses parents et Benjamin : « Oh bah oui, on les charrie : Tiens, t'as vu ? T'as quatre poils qui poussent !' » Les parents accréditent ainsi le grandir de leur enfant tout en installant la distance de l'humour. Le père de Joe note aussi l'amusement qu'il partage avec son fils autour du sexe et des poils pubiens : « Ça l'amuse en plus. Il le prend bien et puis il le prend à la rigolade ; il va dire par exemple le matin "tiens, j'ai la bistouquette qui devient dure quand je me lève" ou, ça arrive voilà, c'est des trucs rigolos et puis je le prends du bon côté. Si y'a des parents qui sont outrés quand ils disent ça, moi, ça me fait bien rire. » Francesca (mère de Mélissa, 12 ans) qui dit avoir « expliqué plein de choses, de changements qu'elle va avoir » utilise aussi l'humour pour souligner :

« Par exemple, elle a les seins qui commencent à pousser un petit peu. Alors je lui dis que c'est sympa, que c'est joli, si elle aimerait plutôt avoir des seins comme moi, comme ma sœur? On rigole un peu sur ça quoi. Je la taquine pas ! Je veux lui faire comprendre que c'est une chose normale ! » – Et elle réagit comment ? « Bon elle est un petit peu discrète, si je lui pose des questions directes ou si elle voit que je l'étudie un peu, elle se cache un peu ».

À travers l'humour, le corps de chair et de matière est convoqué entre parents et enfants, mais la distance est préservée. La plaisanterie est une manière médiatisée de parler d'un sujet qui gêne, mais d'en parler quand même, sans affronter les questions du corps sexuel directement. Les familles qui utilisent cette modalité sont plutôt des familles rurales, mais pas seulement. Ces modes d'intervention concernant le corps sexuel font penser aux plaisanteries grivoises, aux chansons « salées » auxquelles les jeunes hommes pouvaient commencer à participer après la première communion dans la France rurale du début du XX^e siècle²¹. La littérature orale enfantine et les contes à caractère sexuel adultes, médias de grandes rigolades, initiaient les jeunes à la sexualité dans les sociétés rurales africaines ou françaises²². De même, la plaisanterie dans des sociétés dites traditionnelles est une modalité de parole dans des situations de tensions sociales ou symboliques dans la parenté et entre

²¹ LOUX F., *Traditions et soins d'aujourd'hui*, Paris, Interéditions, 1995.

²² LALLEMAND S., *L'apprentissage de la sexualité dans les contes africains*, Paris, L'Harmattan, 1985 ; GAIGNEBET C., *Le folklore obscène des enfants*, Paris, Maisonneuve & Larose, 2002 [1970].

populations voisines²³. Plaisanter sur les changements corporels entre parents et enfants, dans la société contemporaine peut être ainsi interprété comme une modalité médiatisée d'évoquer un sujet qui met en tension plusieurs normes entre lesquelles les parents sont écartelés : celles des politiques de prévention et du mouvement de libération de la parole, et celles de la pudeur et des distances générationnelles autour du corps et de la sexualité. La plaisanterie, peut-être plus que la parole didactique, maintient les distances entre parents et enfants, tout en insérant « légèrement » un sujet délicat. Mais, elle est difficile à manier car la frontière entre l'humour et la vexation est labile et certains enfants n'apprécient pas les taquineries de leurs aînés.

Au-delà de positionnements de principe selon lesquels le corps et la sexualité ne sont plus des sujets "tabous" comme ils ont pu l'être pour la génération de leurs parents desquels tous les interviewés affirment se distinguer, de fines différences entre les configurations familiales s'observent donc lorsque l'on tient compte à la fois des actes des parents, différenciés entre mères et pères, et des actes des enfants. D'une part, le positionnement des mères qui engagent des discours appuyés tant autour de la poitrine, des règles, voire des rapports sexuels, auprès de leurs filles, provient soit de femmes qui travaillent dans des emplois de santé et de prévention, de niveau d'étude supérieur, soit de femmes qui ont expérimenté une adolescence difficile qu'elle veulent prévenir chez leur fille. À l'inverse, les familles où le silence est le plus probant, malgré une position qualifiée par les parents d'ouverte, résident en zone rurale ou périurbaine, et appartiennent plutôt à des catégories socio-professionnelles d'employés ou d'ouvriers²⁴. Mais des différences sociales, économiques et culturelles sont aussi majeures entre ces familles dans lesquelles on ne parle pas du corps sexuel : Sarah, dont les parents sont congolais, au chômage, chrétiens pratiquants et résident en zone périurbaine, vit dans des conditions socio-économiques très différentes de Maxime, qui habite avec sa mère, comptable, et sa grande sœur, dans le rural aisé alsacien, ou de François et Paul, fils d'une institutrice et d'un technicien résidant en zone rurale vosgienne. De même, Francesca et Céline ont le même niveau d'étude, social, culturel, et vivent dans les mêmes conditions rurales aisées, mais n'expérimentent pas les mêmes positionnements avec leur fille ; Séverine et la mère de Tom, toutes les deux infirmières n'ont pas du tout la même attitude, la première exposant franchement le corps et la sexualité à ses deux enfants (fille et garçon), la seconde n'en parlant pas. Francesca (chargée de recherche) partage avec les parents de Marie et Jean (responsable de production et vendeuse) le mode des plaisanteries, alors que la mère de Louison et celle de Nina parlent facilement du corps sexuel alors que l'une est agent territorial spécialisé des écoles maternelles (ATSEM) et l'autre médecin. Ni les catégorisations sociales et professionnelles, ni le territoire de résidence n'épuisent donc les explications de ces configurations plurielles. Elles sont le fruit d'une histoire sociale, familiale et personnelle plus complexe, qui allie reproduction, réflexivité, et inventivité. Mais cette parole ne suffit pas à caractériser la socialisation des corps sexuels dans le groupe domestique car le regard est un autre moyen efficace de connaissance.

²³ GOODY J., « The Mother's Brother and the Sister's Son in West Africa », *Journal of the Royal Anthropological Institute*, n° 89, 1959, p. 61-88.

²⁴ Pour nombre de sociologues, la PCS (profession et catégorie socioprofessionnelle) permet de délimiter les classes populaires composées majoritairement des employés et des ouvriers, auxquels s'ajoutent les indépendants aux faibles ressources (cf. SIBLOT Y. et alii, *Sociologie des classes populaires contemporaines*, Paris, Armand Colin, 2015). Mais une étude qualitative comme la nôtre montre que la diversité est probante dans cette catégorie et difficile à homogénéiser. De plus, des familles de ces milieux partagent des pratiques avec les catégories intermédiaires et supérieures.

Voir et entendre : environnement et groupe domestique

Apprendre sur soi et sur les autres, passe par les regards et le mimétisme tout autant que par les paroles²⁵. D'autres éléments diffus interviennent dans les familles rencontrées, faisant entrer ainsi des instances extérieures qui viennent soutenir ou contredire l'orientation de ces configurations familiales. Regarder, entendre, observer sont ainsi au cœur de la socialisation sexuelle des enfants, mais aussi au cœur des savoirs que les parents construisent sur leurs enfants.

Entrevoir les corps, en savoir peu

La majorité des parents observent les changements pubertaires de leurs enfants mais, non seulement beaucoup n'en parlent pas ou peu aux enfants, mais ils en parlent aussi peu autour d'eux. L'affirmation du père de Marie et de Jean illustre cette attitude d'observation et de réserve présente dans une majorité de configurations (à l'exception des trois mères de la configuration 1) : « Ben non. On parle sans plus, quoi... Euh non, ça se voit quoi, c'est tout... »

Les observations que relatent les parents aux enquêteurs concernent l'enfant globalement dans son rapport à eux et aux autres, ses jeux, sa scolarité et son corps. C'est souvent au détour d'un passage dans la salle de bain (lorsque la salle de bain n'est pas totalement close), ou au cours d'un geste du corps qui découvre une aisselle, un vêtement qui laisse paraître les formes de la poitrine, que les parents découvrent des signes sexuels secondaires. Ces observations amènent les parents à situer auprès de l'enquêteur-trice s'ils considèrent leur enfant en phase de puberté ou non. De Maxime, sa mère dit qu'il est grand « 1,70 mètre pour treize ans ; il est aussi grand que sa sœur » et « qu'il a de la carrure ». Mais elle n'en sait pas plus car « il est indépendant ». Le père et la mère de Marie et Jean observent la pilosité et de la poitrine naissante de leur fille. La mère de Tom (13 ans), quant à elle, dit de leur fils de 11 ans : « Il n'a rien commencé du tout » alors que de Tom « Au niveau du pubis c'est parti ! Mais pas trop sous les bras ; ce n'est pas la même poussée ». Elle lui a signifié qu'il ne devait plus se promener nu devant ses frères et ses parents après avoir vu que ses parties génitales se transformaient : « Tu as 13 ans. Tu as ton corps qui change ». Je lui ai dit « Fais attention ! Alors il se cache et il met son slip ».

Pour les garçons, la musculature, la taille, les poils sont observés par les parents alors que les règles, la poitrine, les fesses et les poils le sont pour les filles. Mais ces observations restent limitées aux familles dont la salle de bain est plus ou moins ouverte et, dans l'ensemble, au corps visible sous les vêtements. Le corps est donc entrevu dans certaines familles, mais dans beaucoup de cas, surtout pour les garçons, l'entretien fait prendre conscience aux parents qu'ils en savent peu sur le corps de leur enfant : « Mais la puberté chez lui non, pas encore. Y'a pas de (signes). » Elle réfléchit : « Bon je ne le questionne pas trop non plus là-dessus » (mère d'Erwan 12 ans). Plusieurs parents de garçons insistent davantage sur la force, les muscles, la taille plutôt que sur les organes génitaux qui restent, dans la majorité des cas, invisibles et indicibles. Une famille dont la fratrie n'est que masculine montre peu d'intérêt aux changements du corps « sexuel » ; centrée sur le sport et le corps musclé, l'importance d'être à l'extérieur, la mère (professeure des écoles) les voit « à l'aise », ne cherche ni à observer, ni à parler des transformations liées à la puberté et à l'avancée en âge ; les garçons sont réservés également pendant les entretiens.

²⁵ WULF C., Une anthropologie historique et culturelle. Rituels, mimésis sociale et performativité, Paris, Tétraèdre, 2007.

Le corps en phase de puberté est donc un corps partiellement caché dans le groupe domestique, tant par les enfants qui affirment ainsi l'appropriation de ce corps à soi, que par les parents qui ne font qu'entrevoir, parfois subrepticement, quelques éléments visibles des transformations du corps sexuel. Dans ce cadre, le corps changeant des garçons est plutôt évalué par la taille et la carrure, les organes génitaux restant invisibles dans la majorité des cas, sauf pour deux familles. Les savoirs acquis à l'extérieur du groupe domestique, peuvent alors être les bienvenus.

Les institutions en renfort des apprentissages sexuels

Les familles sont au cœur d'un environnement de socialisation pluriel, et certaines soulignent que des institutions ou éléments extérieurs entrent dans leur famille et viennent étayer des discours sur le corps et la sexualité. Ainsi, les parents de Marie et de Jean ont laissé des livres « éducatifs » à portée de main pour que leurs enfants accèdent à une information. Ils comptent aussi sur la « pédagogie du regard »²⁶ pour en apprendre sur le corps : les animaux, car ils vivent à la campagne, et l'expérience partagée dans la famille et entre copains et copines. « Elle m'a vu aller à l'hôpital aussi » reprend-elle. L'observation des animaux et de l'entourage fait partie des modes d'éducation qui prévalait dans les sociétés rurales et populaires jusqu'au XX^e siècle²⁷ : elle resurgit ici dans cette famille résidant dans un environnement rural. Les parents de Benjamin, quant à eux, sont contents que le collège ait un programme « assez complet sur le corps et la sexualité », ce qui leur a permis de déléguer cet apprentissage tout en restant ouverts à la discussion.

« Ils ont un truc qui est pas mal aussi en 3^e. Comment ils appellent ça ? Ils vont visiter une sexothèque et ils ramènent des choses et nous, on en apprend en tant que parents [...] ce sont des machins ambulants et qui font le tour des écoles; donc ils leur apprennent à mettre un préservatif et que ça ne sert qu'une seule fois. Ça paraît con, mais y a quand même des gamins qui ont posé la question. » (Mère de Benjamin)

Ces parents apprécient que la sexualité soit l'objet d'informations à l'école, perçue comme un lieu où les relations sont neutres « c'est plus simple » affirment-ils.

Mère : « Ils étaient en groupe de potes donc automatiquement t'as plus de questions ». Père : « Et ils prennent plus ça à la rigolade qu'au sérieux donc c'est plus facile pour eux de poser des questions quoi ! » L'école amène le sujet, qui entre ensuite dans la famille : « Et puis, avec le truc qui passe dans les collèges, t'es tranquille quoi. Automatiquement, ils en parlent et le sujet arrive et plus ou moins, t'es obligé d'en parler, ça passe dans la conversation et puis basta quoi. »

La mère de Joe a été moins enthousiasmée par le cours de CM2 « d'éducation sexuelle » qu'elle attribue plutôt à un niveau 3^{ème} :

« C'était excessif... C'était déjà enfin compliqué et puis ça allait... Ben je trouve que ça allait trop loin pour leur âge. Mais au moins... ben ma fois, sur le moment j'arrivais pas trop à expliquer. Et puis du coup, ben on a été obligés de dire des choses directement, ça a fait beaucoup rire machin et pour moi c'était dit donc il est bien informé. Enfin bon les gamins sont informés... maintenant c'est depuis très tôt hein, avec la télé, etc. ».

Son expression « pour moi c'était dit, et donc il est bien informé » reflète cette injonction à informer les enfants, à laquelle des parents même gênés, se sentent obligés de se soumettre. La famille est au cœur de ces éléments venus de l'extérieur, parfois sollicités, parfois controversés. Se joue ici la temporalité des discussions autour du corps sexuel et de la sexualité : celle de l'école ne correspond pas à celle de cette mère qui se sent acculée à parler

²⁶ ZONABEND, *op. cit.*

²⁷ KNIBIEHLER, *op.cit.* ; VINEL V., « Ricordi di sangue : trasmissione e silenzio sulle mestruazioni nella Francia urbana », *La ricerca folklorica, Linee di sangue*, n°58, oct. 2008, p. 79-91.

à son fils à un âge qu'elle trouve trop jeune (9-10 ans), alors que la sexothèque intervient à un âge (en 3^{ème}, 14-15 ans) que les parents de Benjamin et Loïc trouvent adapté.

Observer ses frères et sœurs aînés

Le groupe domestique est un lieu de vie partagé, même si des espaces personnels plus ou moins ouverts existent. Dans cet espace, les expériences partagées et les regards sur le corps et les pratiques de la fratrie, particulièrement des frères et sœurs aînés, jouent un rôle important de socialisation. La fratrie comme lieu d'échanges et de transmission des vêtements et de pratiques esthétiques sont récurrentes : Erwan (12 ans) compare, par exemple, les pratiques d'épilation des filles de sa classe à celles de sa sœur ; Diva (11 ans) se fait habiller et maquiller par sa sœur aînée de 10 ans. Les sœurs aînées en tant qu'agents de contrôle de la propreté ou conseillères ont été également observées²⁸.

Les frères et sœurs cadet-tes apprennent aussi sur le corps sexuel et la sexualité de leurs aîné-e-s en les observant ou en participant aux expériences de leurs aîné-e-s lorsqu'elles sont diffusées dans le groupe domestique. Ainsi, lorsque Salomé (12 ans) a annoncé qu'elle venait d'avoir ses premières menstrues à sa mère, la cadette (10 ans) ayant compris qu'il se passait quelque chose a interrogé sa famille et la mère a expliqué pendant le repas le fonctionnement des organes de la reproduction et l'ovulation²⁹. Erwan (12 ans) parle peu de ses changements corporels et de sa vie personnelle à ses parents mais rejoint sa sœur aînée dans sa chambre pour échanger sur leurs amoureux. Les corps sont entrevus, tels Tom qui se promène nu ou la grande sœur de Lisa et Lisa elle-même qui sont en soutien-gorge dans l'appartement. Des passages furtifs dans la salle de bain, parfois comme jeu, permettent aussi d'apercevoir ces corps aînés qui préfigurent le sien. En mouvements et dénudés, ces corps amènent des rappels à l'ordre la mère de Tom (cf. supra) ou la sœur de Lisa qui lui enjoint de porter un soutien-gorge.

La question de la sexualité entre dans plusieurs des groupes domestiques par le biais des aînés : dans les familles de Benjamin (14 ans), Mathieu (13 ans), Romane (14 ans), les aînés amènent leur petit-e ami-e dans leur chambre et il est su et accepté qu'ils et elles y ont des rapports sexuels. Ainsi, dans la famille de Benjamin, la sexualité et la question du préservatif ont été discutés à table par le biais du dispositif « Sexothèque » exposé au lycée, comme nous l'avons vu plus haut, mais aussi parce que l'aîné, Loïc, passe beaucoup de temps avec sa petite amie dans la chambre. Un proche rapporte que Benjamin les aurait surpris à faire l'amour et depuis frappe toujours avant d'entrer. La mère explique qu'elle s'est retrouvée dans le rayon des préservatifs avec son fils au supermarché, ce qui les a conduits à discuter des types de préservatifs avec l'aîné, en présence du cadet. De même, la sœur aînée de Romane, est allée au planning familial et chez le gynécologue avec leur mère, et ces pratiques sont discutées dans la famille.

Mais tout ne se voit pas et ne se dit pas pour autant entre frères et sœurs, ni entre frères ou entre sœurs. De façon récurrente, les enfants affirment que leurs relations avec leurs germains sont conflictuelles, basées sur des taquineries, voire des disputes continuelles, des propos corroborés par les parents. Lisa, 11 ans, en conflit avec sa sœur aînée qu'elle

²⁸ Cf. JULIEN M-P., « Choisir ses vêtements et questionner l'incorporation des habitus », *Revue des Sciences Sociales*, n°51, 2014, p. 134-143. DIASIO N., VINEL V., « La salle de bain : reconfiguration des rapports aux autres et à soi à l'aube de l'adolescence », *Revue internationale de l'éducation familiale*, n°37, 2015, p. 39-62.

²⁹ Dans ce cas, la mère aborde le corps anatomique alors que Salomé se questionne sur la gestion matérielle du flux menstruel et les usages des objets en rapport avec ces flux (cf. supra). Deux corps sont invoqués par l'une et par l'autre : d'un côté une explication qui se veut scientifique de l'anatomie féminine, de l'autre la matière du flux et des objets à adapter au corps. La mère travaillera toutefois à ce rapport corps et objet en achetant des protections hygiéniques différentes pour que la fille trouve celles qui lui conviennent le plus.

surnomme « madame Maniaque » et qu'elle trouve trop autoritaire avec elle, rapporte à l'enquêtrice : « Elle me conseille pas, elle m'ordonne ! ». Quand l'enquêtrice lui demande si elle parle de ses changements corporels avec sa sœur : « Non pas du tout » se défend-elle ; elle se sent, en outre, plus gênée si sa sœur entre dans la salle de bain que sa mère. Romane et sa sœur (17 ans) se disputent souvent, surtout pour des vêtements ou des accessoires que l'une prend à l'autre. On apprend par l'aînée que la cadette ne pose pas de question sur le corps et la sexualité et la première la trouve « trop pudique » : « Dès qu'on parle de ça, on s'engueule, depuis toute petite ». Marie (11 ans) affirme, quant à elle, qu'elle n'aime pas son frère cadet et leurs relations sont « comme un chien et chat » confirme le père. Sans être en conflit permanent, Maxime (13 ans) et sa sœur aînée (17 ans) entretiennent aussi des liens sur le mode de la « chamaillerie ». Les conflits dans la fratrie, voire les jalousies tragiques, appartiennent à l'histoire et à l'imaginaire des relations fraternelles, attestant des inégalités qui prévalent du fait du rang, et du genre des germains³⁰. Dans ces configurations contemporaines, les enfants en relations conflictuelles n'échangent pas leurs expériences, ne se confient pas, ni interrogent questionnent leurs aînés, et ce, quels que soient les rapports de genre. Lorsque les aînés ont trop de différence d'âge et ne vivent plus à la maison, on observe peu de complicité et de transmission entre ces aînés éloignés et leurs cadet-tes. La cousine (27 ans) de Sarah (11 ans), qui vit au domicile, dit de sa cadette qu'elle est très discrète, qu'elle ne lui pose pas de question, et qu'elles ne vont « même pas en ville ensemble ». Maxime, Romane, François, Benjamin, Rachel et leur fratrie mènent leur existence séparément et préfèrent se confier à leurs amis qu'à leurs germains.

Les cadets construisent donc des distances avec leurs aînés, et inversement. La séparation de genre dans la fratrie peut expliquer en partie cette distanciation : transmise par les parents et les enfants, elle n'encourage pas la complicité. Mais ce facteur n'est pas dominant puisque des frères et sœurs peuvent être complices, alors que des germains de même sexe restent distants. Les cadets de même sexe ont la possibilité par l'observation des expériences de transformations de leurs aînés d'acquérir des savoirs et des compétences autour de ce corps changeant qui ressemble au leur. Dans les fratries de sexe opposé, quelques indices (Erwan et Arthur avec les épilations de leur sœur aînée³¹) invitent à penser que les cadets acquièrent des savoirs sur le sexe opposé, mais les différences d'âge, l'encouragement au partage des espaces et aux pratiques ou au contraire la séparation créent des configurations variées qu'il faudrait approfondir pour comprendre comment les échanges entre frères et soeurs permettent ou non la connaissance de l'autre sexe. De manière récurrente, la séparation de genre dans les fratries s'additionne à une norme d'individualisation des trajectoires de chaque enfant ; c'est donc surtout par les regards et les micro-observations au quotidien que les fratries partagent leurs expériences.

Conclusion

Malgré une normalisation, voire une prolifération, des sujets du sexe et de la sexualité dans la société contemporaine française, le corps sexuel n'est pas aisé à aborder dans le groupe domestique, ni entre parents et enfants, ni dans entre frères et sœurs. Les observations subreptices, les rappels à l'ordre de la pudeur, le fait que les enfants cachent majoritairement leur corps sexuel, la rareté des questions des enfants à leurs parents, y compris dans des familles qui se définissent comme ouvertes pour « parler de tout », confirment que l'appropriation d'un corps pour soi par les enfants et la prise de distance avec la génération de leurs parents l'emportent sur une propension à la parole, à la transparence de l'intimité dans la

³⁰ SCHNITZER L., « Fraternité, inégalité », in SAVIER L., *Des sœurs, des frères*, Hachettes Littératures, 2003, p. 82-92.

³¹ JULIEN M-P., « Quand poussent les poils des garçons », *Ethnologie française*, vol.45, n°4, 2015, p. 677-684.

famille. Cette discrétion laisse aussi penser que les changements pubertaires ne sont pas considérés comme une préoccupation majeure pour les parents : ils sont pensés comme « naturels », à partir du moment où ils se déroulent dans les temporalités et les formes considérées comme normales. Des inquiétudes sur la scolarité et la santé, sur l'environnement de socialisation sont plus marquées comme Myriam Klinger l'expose plus loin dans cet ouvrage.

La diffusion de deux mouvements en tension concernant le corps et la famille – celui de la démocratisation de la parole, voire de la transparence, et celui de l'appropriation d'un corps pour soi et de l'intensification de l'intimité – amène les familles, et, individuellement les hommes et femmes dans la famille, à construire un positionnement qu'ils et elles fabriquent avec l'avancée en âge de leur enfant à partir d'éléments multiples qu'ils puisent dans leur expérience personnelle, professionnelle, leur environnement et leur propre socialisation. Ainsi, une configuration dans laquelle la lignée de même genre partage des complicités mobilise la norme culturelle d'un corps genré considéré comme identique et en continuité entre les générations. La situation des parents qui affirment être ouverts pour discuter du corps et de la sexualité, mais attendent les questions des enfants (qui viennent rarement) exprime ce mouvement en tension entre les incitations sanitaires et psychologiques à la prévention et à la parole, et le respect de l'intimité et du corps à soi des enfants grandissant. Cette situation crée une pluralité de possibles entre ceux qui parlent au moins une fois à leur enfant (des règles, de la reproduction) et ceux qui n'engagent pas le dialogue. Mais la gêne autour du corps sexuel et de la sexualité avec les proches de la parenté, y compris la fratrie, reste présente, car lorsque les parents sont intrusifs, les enfants leur opposent une résistance et une distance, objectant ainsi à la norme de la transparence, celle du droit à l'intimité.

Annexe : Caractéristiques sociales et familiales du corpus étudié dans le chapitre

1. Louison 12 ans, cadette, vit avec son père et sa mère. Un demi-frère de 25 ans, et 2 sœurs de sa mère et leurs enfants habitent à proximité. Mère ATSEM, père plombier. Petite ville lorraine.
2. Benjamin 14 ans, cadet, vit avec son père et sa mère. Mère factrice et père routier. Un frère âgé de 16 ans. Zone rurale lorraine.
3. Lisa, 10 puis 11 ans et demie, cadette. Un demi-frère de 32 ans, une demi-sœur de 34 ans, une demi-sœur de 21 ans, hors du foyer ; une demi-sœur de 19 ans (Jeanne) qui réside entre le lieu de ses études et avec Lisa et sa mère. Parents divorcés. Père : retraité, ancien agent EDF ; mère: secrétaire juridique en activité. Petite ville lorraine.
4. Joe 11 ans, cadet, vit avec son père et sa mère. Une sœur aînée, hors foyer. Petite ville alsacienne pour l'habitation principale, et maison de campagne dans un village vosgien. Père gendarme, mère employée d'une collectivité territoriale.
5. Nina, 12 ans, cadette : un frère de 20 ans, hors foyer. Parents d'origine algérienne, médecins de formation. Mère médecin, père infirmier. Quartier périurbain d'une petite ville lorraine.
6. Chloé 12 ans puis 14 ans (aînée) et son frère Mathieu, 9 ans (puis 11 ans). Père ouvrier, au chômage puis animateur sportif, mère infirmière. Maison en location en périphérie d'une petite ville lorraine.
7. Salomé, 11 ans puis 13 ans (aînée) et Léna, sa sœur 9 ans ; une sœur de 6 ans. Mère gérante de filiale alimentaire ; père horloger. Village du sud de l'Alsace.
8. Sarah, 11 ans, aînée, plusieurs frères et sœurs, vit aussi avec une cousine de 27 ans, origine africaine, mère au foyer, père ouvrier au chômage. Périphérie d'une grande ville lorraine.
9. Rachel, 11 ans, aînée et Lola 1 sœur de 9 ans. Vit avec sa mère divorcée et éducatrice spécialisée. Père : profession non connue. Parents français d'origine algérienne. Ville d'Alsace.
10. Mélissa, 11 ans puis 12 ans, fille unique. Elle vit avec sa mère, veuve, mère chargée de recherche. Village d'Alsace.
11. Marie 11 ans et demi (aînée) et Jean 9 ans, une sœur de 4 ans, père : responsable de production dans une entreprise d'électronique ; mère : vendeuse. Zone rurale lorraine.

12. Romane, 14 ans, cadette ; une sœur de 17 ans. Mère : assistante de vie ; père Agent de maîtrise. Zone rurale lorraine.
13. Erwan, 11 puis 13 ans, cadet ; une sœur de 15 ans. Père vendeur, mère vendeuse. Ville d'Alsace.
14. Maxime, 13 ans, cadet, parents divorcés, vit avec la mère, et sa sœur de 19 ans qui vient le week-end. Mère comptable, père sans emploi. Zone rurale Alsace.
15. François 14 ans et Julien 11 ans. Un frère âgé de 16 ans. Mère professeure des écoles ; père technicien. Zone rurale lorraine.
16. Tom 13 ans, Ibanez 11 et Maxence 8. Père : Assistant de bloc opératoire ; mère : infirmière. Zone rurale lorraine.
17. Ewen, 10 ans puis 12 ans, cadet ; un frère de 14 ans. Vit avec sa mère. Père : Employé. Mère : Auxiliaire puéricultrice. Petite ville, Lorraine.